

## Escale tibétaine à Amaravathi

*par Claude Levenson*

*Journaliste et écrivaine, Claude Levenson est la biographe du dalaï-lama (Le Seigneur du Lotus blanc, 1987). Elle vient de publier en livre de poche L'an prochain à Lhassa [voir notre critique].*

Nomades dans l'âme, les Tibétains dressent parfois leur camp en des lieux inattendus. Cette fois, ils s'étaient donné rendez-vous à Amaravathi, en Andhra Pradesh : une petite ville poussiéreuse, assoupie au soleil brûlant de midi, dans un paysage rural comme l'on s'étonne d'en découvrir encore dans l'Inde profonde – entre bananeraies, champs de coton, palmiers, troupeaux de buffles ou de chèvres, hameaux en pisé aux toits de chaume, cultures vivrières où l'épouvantail est cravaté, tandis que sur la berge de la rivière Krishna, les femmes battent le linge sur des pierres plates. Un calme campagnard, avec des oiseaux qui chantent et des bêtes qui grognent, des petits paysans à la peine et des enfants qui se poursuivent en riant, loin des cités trépidantes de l'Inde qui se rue vers la modernité matérialiste. Amaravathi comme surprise d'être soudain investie deux semaines durant par une marée rouge et jaune de nonnes et de moines tibétains, par une foule bigarrée et souriante de Tibétains du dedans et du dehors : des milliers de pèlerins suants et silencieux accourus de partout sous l'immense tente accolée à son flanc et étayée de solides bambous, attentifs jusqu'aux larmes aux propos de leur maître de sagesse, ou de vie.

Amaravathi à l'heure tibétaine : un présent intense, mais aussi des retrouvailles, une frêle passerelle surgie d'un lointain passé comme pour mieux aborder un avenir incertain. Selon la légende – ou l'histoire ? – lorsque Amaravathi s'appelait Dhanyakataka, dans le sillage du grand roi Ashok, un stûpa monumental y fut construit pour honorer l'enseignement de l'Eveillé. D'après la tradition tibétaine, c'est en ce lieu précis que le

Sage des Sakya aurait lui-même initié pour la première fois certains de ses fidèles au tantra supérieur du Kalachakra, la Roue du temps. Et comme son parfait accomplissement personnel lui conférait des pouvoirs exceptionnels, au même moment, à d'autres disciples, il enseignait la Prâjnapâramita, le sûtra de la Perfection de la sagesse, au Pic des Vautours à Rajgîr, non loin de Bodhgaya où il avait auparavant atteint à l'éveil suprême. C'est pourquoi les maîtres du Pays des Monts neigeux associent de manière si étroite ces deux enseignements particulièrement chers au cœur des Tibétains.

La roue du temps néanmoins a tourné depuis lors, les siècles et les tribulations de l'histoire ont déposé des couches de poussière sur les monuments et les vestiges rongés par les ans. Jusqu'à ce que l'oubli s'installe, ou que la mémoire des hommes ne sache plus y discerner ses racines. Pourtant, patiemment nourris dans le silence des monastères, les souvenirs ont perduré, corroborés par les témoignages de pieux pèlerins chinois ou cinghalais, tibétains aussi, pour sortir de leur torpeur au grand jour à l'aube de l'an 2006, lors de la pleine lune du 11<sup>e</sup> mois de l'an de l'Oiseau de bois/2132 selon le calendrier tibétain, quand le XIV<sup>e</sup> Dalai-lama a, pour la trentième fois dans son incarnation actuelle, transmis l'enseignement de la Roue du temps. C'était renouer avec la tradition, prendre la mesure du temps peut-être, mais aussi réaffirmer la présence et la continuité, une manière de dire la pérennité et l'espoir. Ils étaient plus de cent mille à l'écouter.

Ce fut une belle cérémonie, empreinte de ferveur et de bonne humeur, peut-être encore plus émouvante que de précédentes de même inspiration en raison de la présence inattendue d'environ huit à dix mille Tibétains de l'intérieur. Certains étaient arrivés munis de laissez-passer et visas officiels, d'autres par centaines étaient venus clandestinement, bravant tous les dangers en empruntant les hauts sentiers secrets himalayens. Une attente à la fois fiévreuse et confiante se lisait dans leurs regards, même si bien des larmes ont jailli lorsque le Dalai-lama a répété, comme déjà maintes fois par le passé, qu'il leur incombait à eux d'assurer la

survie du Tibet et que la clef de leur avenir se trouvait entre leurs mains. Les *dob-dob*, ces maîtres de discipline aux carrures athlétiques et à l'œil sévère, n'eurent guère à intervenir, sauf pour canaliser des cohues sporadiques avant les rencontres avec le Dalaï-lama, ou la pérégrination chaotique autour du mandala.

Il n'empêche : si le public à Amaravathi était essentiellement tibétain, regroupé autour d'un noyau fort de quelque seize mille moines et nonnes venus des grands monastères reconstruits dans le sud de la péninsule indienne, bonzes et laïcs d'obédiences bouddhistes diverses étaient bien représentés – Japonais, Coréens, Taiwanais en nombre, Mongols et Bouriates, Russes et occidentaux, sans négliger la présence aussi remarquable que remarquée d'un groupe important de fidèles chinois venus de Chine continentale. Tous ont été reçus en audience successives par le Dalaï-lama, et nombreux en sortaient les yeux brillants – d'émotion, de joie, ou de larmes ?

Pendant ce temps, au-delà Amaravathi, le reste du monde continuait sa ronde routinière entre attentats à Bagdad et en Afghanistan, élections en Iran, hauts et bas des prix du pétrole, un froid assassin en Russie ; une baleine perdue dans la Tamise, des querelles franco-françaises, mais aussi des discussions sino-indiennes à propos du différend frontalier, une nouvelle rencontre ayant été prévue à New Delhi fin février. Si une entente se dessine à l'horizon des deux éléphants asiatiques, il y a fort à parier qu'elle risque de se faire une fois encore aux dépens du Tibet et de son peuple. L'histoire ne se répète pas, dit-on, elle bégaye – mais si les autorités indiennes veulent se montrer réellement fidèles à leurs engagements démocratiques, il serait grand temps de reconnaître les erreurs, voire les errements, du passé et de rendre justice au Tibet, qui au cours de l'histoire a joué son rôle de zone-tampon entre les intérêts indiens et les appétits chinois.

Ainsi donc, le Tibet passé par pertes et profits, par l'Inde comme par tant d'autres ? Pas vraiment : en acceptant de se saisir de la plainte déposée à l'encontre de dirigeants chinois désormais à la retraite pour « crime contre

l'humanité et génocide contre le peuple tibétain », la justice espagnole sauve l'honneur d'une communauté internationale bien frileuse à cet égard. Certes, une partie de l'opinion est aujourd'hui mieux avertie de la situation coloniale prévalant sur le toit du monde – à preuve, les couleurs tibétaines toujours plus nombreuses à être officiellement hissées aux frontons des mairies et autres bâtiments officiels à travers le monde à l'occasion du 10 mars, quand les Tibétains marquent le soulèvement de 1959 contre l'occupant chinois, mais les politiciens de tous bords, à de rares exceptions près, sont davantage soucieux d'intérêts commerciaux ou mercantiles que d'éthique ou de justice. Et pourtant : ne serait-ce qu'en raison de l'exemple récent des pays baltes ou d'Asie centrale naguère soviétiques, par la vigilance et la détermination de son peuple et de ceux qui soutiennent sa lutte pacifique y compris en Inde, le Tibet doit vivre. Libre, et selon les choix des Tibétains.